

tes et joyeux ; et ils s'y prêtent volontiers, soit dans l'espoir de trouver un bon maître, soit dans la crainte d'être torturés par celui qui les conduit, s'ils ne sont pas de défaite.

—Que faites-vous là ? dit Sambo en s'avancant vers Tom quand M. Skedggs fut parti ; vous réfléchissez ?

—Je vais être vendu demain aux enchères, répondit Tom avec tranquillité.

—Et celui-ci est de votre société ? ajouta Sambo en passant familièrement la main sur l'épaule d'Adolphe.

—Veuillez me laisser tranquille, dit Adolphe avec fierté.

—Ah ! mes amis, reprit Sambo en fixant le mulâtre, voici un modèle de nègre blanc ! Il est couvert d'odeurs ; il conviendrait à un marchand de tabac ! et suffirait pour parfumer toute la boutique.

—Retirez-vous ! s'écria Adolphe furieux.

—Comme les nègres blancs sont chatouilleux ! reprit Sambo en imitant d'une façon grotesque les manières d'Adolphe. Si j'en juge à vos grâces, vous étiez dans une bonne famille ?

—Oui, dit Adolphe, j'avais un maître qui aurait pu vous acheter tous... J'appartenais à M. Saint-Clare.

—Ma foi, reprit Sambo en faisant une grimace dédaigneuse, votre maître doit s'estimer heureux de se débarrasser de vous. On aurait dû vous vendre avec un lot de vieilles casseroles et de pots fêlés.

Adolphe exaspéré se jeta sur son adversaire en jurant et en distribuant des coups à droite et à gauche : le reste de l'assemblée éclata de rire, et le tumulte attira M. Skedggs.

—Qu'est-ce, enfants?... la paix ! dit-il en brandissant un long fouet.

Les nègres se dispersèrent en tous sens, à l'exception de Sambo, qui, en vertu de ses privilèges de bouffon autorisé, resta à sa place, enfonçant sa tête entre les épaules par un geste comique toutes les fois que le maître semblait le menacer.

—Ce n'est pas nous, maître ; nous sommes bien tranquilles ; ce sont les nouveaux venus qui nous ennuiant.

Le maître retourna sa fureur sur Tom et Adolphe, leur donna quelques gourmandes, et sortit après avoir commandé à tous en général de se bien conduire et de dormir.

Pendant que cette scène se passait dans le dortoir des hommes, nos lecteurs peuvent être curieux de jeter un coup d'œil sur la pièce correspondante, qui était destinée aux femmes. Elles étaient étendues sur le sol dans diverses attitudes. Il y en avait de toutes les nuances, depuis le jais jusqu'au blanc, et de tous les âges, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Ici, une jolie fille de dix ans, dont la mère avait été vendue la veille, se désolait de dormir sans sa compagne habituelle. Là, une négresse hors d'âge, dont les bras amaigris et les doigts calleux attestaient les longs travaux, attendait qu'on la vendit le lendemain comme article de rebut. Quarante ou cinquante autres gisaient ça et là, enveloppées de hardes ou de couvertures.

Dans un coin écarté sont deux femmes dont l'extérieur excite un intérêt tout particulier. L'une d'elles est une mulâtresse de quarante à cinquante ans, décemment vêtue, ayant les yeux doux et la physionomie prévenante. Elle est coiffée d'un turban fait avec un madras rouge de la plus belle qualité. Son costume, d'une étoffe choisie et bien ajusté, atteste que des mains attentives ont pris soin de sa toilette. Sa fille, âgée de quinze ans, est blottie auprès d'elle. Quoique plus blanche, l'enfant ressemble à sa mère. Ce sont